

Textes et construction des objets de connaissance

Autor(en): **Borel, Marie-Jeanne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1988)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARIE-JEANNE BOREL

TEXTES ET CONSTRUCTION DES OBJETS DE CONNAISSANCE

De nos jours, le bricoleur reste celui qui œuvre de ses mains.

C. LÉVI-STRAUSS

L'épistémologie. Elle parle de l'*épistémè* que nous traduisons par le mot de savoir, mais qui, par son origine et sa racine, redit l'invariance et la stabilité.

M. SERRES

Lecteur, je ne me trouve qu'en me perdant.

P. RICŒUR

INTRODUCTION

Dans la conjoncture actuelle en épistémologie, l'étude de textes scientifiques témoigne, fait récent, d'un intérêt pour la formation des objets de connaissance au moins autant que pour la validation des énoncés portant sur eux, thème plus classique. Dans cette optique, qui renouvelle à bien des égards la réflexion sur le savoir et qui prend la « fabrique » sémiotique au sérieux, les textes sont envisagés en tant que porteurs d'indices de cette formation¹.

Toutefois, un texte ne « dit » (n'indique) rien si personne ne le lit ni ne l'interprète. Comment donc lire un texte scientifique pour y reconnaître les signes d'un discours portant sur des choses ? Car qu'il y ait des choses est un postulat de la recherche empirique. Et comment le lire pour y reconstruire les signes d'un discours qui in-forme un objet dans une tradition de recherche et dans le contexte d'un discours qui représente tout

1. Cf. par exemple, les numéros consacrés à « Epistemology and Argumentation » et à « Argumentation and Logic », in *Argumentation*, 3 et 4, 1988.

en étant (ou pour être) adressé ? Car la mise en forme symbolique est une condition de possibilité de tout objet de savoir.

Mon étude portera sur des procédures de construction d'objet par description dans le discours anthropologique. J'aborderai empiriquement cette question en esquissant une méthode de lecture par l'analyse d'un texte particulier. Conformément à une décision méthodique que j'ai prise de m'arrêter à des textes reconnus historiquement comme fondateurs dans une discipline, il s'agira des fameuses *Notes sur le combat de coqs balinais* de Clifford Geertz. Ce texte peu classique sert en quelque sorte d'emblème de ce que certains spécialistes paraissent actuellement considérer comme un nouveau paradigme : celui de l'anthropologie dite « interprétative »². De plus, il fait un usage théorique de la notion même de texte dans la définition anthropologique d'un objet culturel.

Mon but, qui est ici plus descriptif que théorique, est d'illustrer sur un nouveau matériau une étude empirique de normes, de formes et de fonctions des descriptions dans des textes scientifiques en sciences humaines menée dans la perspective de la logique naturelle (Borel, 1986, 1987). Avec l'analyse de ce texte on verra que le discours des anthropologues peut se présenter comme une interprétation de la culture, une interprétation disciplinée, et que la culture est en un sens une interprétation de la nature, une *forme de vie*. On peut s'interroger alors sur le statut de l'épistémologie qui questionne les interprétations savantes de la culture et de la nature. Partie intégrante, depuis Kant, d'une philosophie de la culture et anthropologique dans son fondement, elle intervient en « tiers instruit » dans son rapport avec ce tiers déjà instruit qu'est le spécialiste des cultures.

Conçue traditionnellement comme théorie de la connaissance étudiant la façon dont nous acquérons des savoirs et les dispositifs qui les rendent fiables, l'épistémologie peut être entendue en deux sens selon le contenu que l'on donne à l'idée de théorie. En un premier sens, dit « critique », elle sera normative, sa tâche étant de prescrire ce qui « doit être » pour

2. *Deep play : Notes on the balinese Cockfight* paru en 1972, réédité en 1973, a paru en français sous le titre : *Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais*, en 1980. Le titre du dernier livre de Geertz est explicite : *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, 1983.

une discipline donnée ou pour la science en général. J'appellerai « interne » cette façon de voir l'épistémologie intervenir au sein de la pratique pour l'évaluer et en asseoir les fondements. De ce point de vue, on peut par exemple entrer dans un débat actuel parmi les anthropologues qui se demandent s'il appartient en propre à l'anthropologie d'être interprétative, voire « littéraire » de ce fait, et si elle ne peut être que cela (Lowry, 1981) ; ou bien encore si le paradigme inauguré par le texte de Geertz et par ses déclarations théoriques est meilleur qu'un autre ou rend caduques ceux qui le précèdent.

Il existe une deuxième façon de concevoir une théorie de la connaissance, qu'on peut appeler externe ou *dérivée*. Elle prend au contraire pour un fait, à décrire et à expliquer sans jugement de valeur ni prescription, qu'on puisse produire un savoir, le contrôler et vouloir le fonder dans un paradigme particulier à un moment de l'histoire, ou instaurer des normes pour une discipline donnée et en débattre dans une certaine conjoncture de rapports sociaux et matériels, et dans un certain langage. Aux yeux de Piaget (Piaget, 1967, p. 1173-1179), la question de l'épistémologie interne est, pour les sujets d'un type de connaissance donnée, celle des fondements mêmes de l'objectivité des objets dont ils sont les sujets. Par contre, l'objet de l'épistémologie dérivée est pour lui le type de relation qui, dans une discipline donnée, s'établit entre le « sujet » et l'« objet » d'une connaissance, question touchant aux rapports entre le sujet et l'objet dans la construction du savoir en général.

Ce second point de vue est le mien. Sa tâche est d'étudier de façon comparative comment les anthropologues en particulier construisent une connaissance dans leurs formulations et comment ils justifient cette construction. Mais son problème est d'avoir à utiliser l'anthropologie parmi les disciplines requises pour aborder ces questions de fait.

Le texte de Geertz soulève d'emblée une question empirique. Dans la façon dont les *Notes* sont composées et qualifiées dans le genre « essai » par leur auteur³, on trouve l'indice d'une démarcation relativement à d'autres façons plus canoniques d'exposer en anthropologie (Boons, 1983). Cependant, on y

3. L'auteur oppose l'essai au traité théorique, qui est une somme synthétique (Geertz, 1973, p. 26).

trouve autant d'indices d'une construction de savoir assez classique. On y parle en effet d'événements qui ont lieu en rapportant une expérience de terrain, que quiconque pourrait observer dans des conditions analogues à celles dans lesquelles on nous les montre. Dans un discours à visée empirique, c'est-à-dire descriptive et explicative, ces événements sont transformés en objets de connaissance et de communication scientifique à différents niveaux d'élaboration. On y trouve indiquées les démarches autorisant cette construction en relation avec d'autres démarches possibles, ainsi que divers états de connaissance mis en rapport avec d'autres états, antérieurs ou extérieurs au texte. Geertz lui-même est explicite : une science est une science. Interprétative ou non, « *its freedom to shape itself in terms of its internal logic is rather limited* » (Geertz, 1973b, p. 24-25) ; son discours ne peut échapper à l'articulation conceptuelle et aux modes systématiques de résolution de problèmes et d'exposition requis par tout travail à l'intérieur d'une discipline donnée. Elle n'est en aucun cas réductible à une sorte d'auto-validation empathique qui ne devrait sa portée qu'à l'intuition géniale et au talent d'écrivain de l'interprète. En se formulant, elle use de canons explicites et doit contrôler ce qu'elle prétend objectiver. On n'y *insinue* pas de la théorie, dit encore Geertz, on doit la *poser*.

On peut se demander où réside exactement la nouveauté de ce discours en constatant ces faits. Qu'un discours scientifique construise un objet de savoir tout en justifiant les démarches de cette construction n'entraîne donc pas *ipso facto* une correspondance terme à terme entre ce qu'on croit ou dit opérer et l'opération qu'on accomplit. Qu'une telle correspondance existe ou non appartient précisément à l'ensemble des faits que j'aimerais considérer. Il s'agirait ici d'interroger la relation établie, dans le texte de Geertz, entre une démarcation avouée quant au style de l'exposé et une continuité pratiquée quant à la procédure de résolution de problème. On pourrait peut-être voir là un des traits historiques qui distinguent entre elles certaines disciplines. Surtout, prendre ce décalage pour objet est un moyen, pour la réflexion épistémologique au départ de son enquête, de ne pas préjuger d'une différence entre les sciences qui leur viendrait seulement de leur objet, en quelque sorte par essence. Il est de fait que, pour certains, les sciences humaines

ne peuvent être confondues avec les sciences naturelles, leur objet, le domaine des significations, étant tout autre.

Du point de vue épistémologique externe, une étude sémiologique de procédures de construction de connaissances dans le discours anthropologique demande un minimum de cadre théorique. Je me servirai de la notion de *schématisation* définie par Grize pour énoncer, de ce point de vue, quelques hypothèses sur les propriétés que me paraît posséder la description en tant que produite par une activité de discours dans une intention de connaissance d'une part, et de communication d'autre part. Cependant, avant d'exposer le cadre théorique de cette étude, il me paraît judicieux de commencer par esquisser quelques aspects du contexte explicatif dans lequel figurent les descriptions, ainsi que du paradigme qui situe le texte de Geertz, celui de l'anthropologie interprétative.

En effet, bien qu'une description se présente de prime abord comme un segment de texte constitué d'éléments de nature linguistique, il y a de bonnes raisons pour penser que l'identification, au moyen de ses seules propriétés linguistiques, d'un énoncé ou de tout fragment comme indice d'un épisode descriptif dans un discours soit une entreprise désespérée. Une description n'est pas un objet stable, car, comme texte, elle n'est pas homogène (Adam, 1987) et, comme discours, c'est surtout différenciellement qu'elle se laisse identifier par contraste avec d'autres types de discours et par la place qu'elle occupe ou les fonctions qu'elle remplit dans une procédure de schématisation. Un appel à des données qui ne sont pas immédiatement linguistiques me semble donc une condition nécessaire pour s'autoriser à isoler certains fragments du texte, afin de voir de plus près ce qu'ils schématisent en tant que descriptifs et comment ils le font.

1. LE DISCOURS DES « NOTES » ET L'IDÉE D'ANTHROPOLOGIE INTERPRÉTATIVE

Le texte des « Notes »⁴, dont je vais résumer l'intention et

4. Le texte en traduction comporte soixante pages, avec quarante-neuf notes en italiques dans le texte (plus quatre du traducteur), quarante-et-une notes et références en bas de page (dont huit du traducteur), plus une carte en marge et quatre photos

le mouvement, est fort allusif sur son projet et le lecteur s'en informe en quelque sorte « en marchant ». On a bien une monographie attestant d'un savoir-faire professionnel, mais curieuse, car elle dessine une tâche encore à remplir, à savoir l'élaboration d'un nouveau canon propre à « manier sociologiquement des formes symboliques » (...). Le texte s'achève par : « Les sociétés comme les vies contiennent leur propre interprétation. Ce qu'il faut apprendre, c'est comment y accéder » (p. 146). D'autre part, ce texte frappe le lecteur par le récit formant le premier chapitre, qui raconte une prise de contact sur le terrain, mais en lieu et place de l'introduction méthodologique à laquelle on s'attendrait et comme préalable à un exposé qui n'a rien du récit de voyage ; il frappe également par son exposé plus analytique que synthétique, dans lequel le plan de texte doit être reconstruit par le lecteur à mesure qu'il avance, d'où une certaine opacité à première lecture, non que le texte manque de cohésion ; bien au contraire, sa progression est rigoureusement contrôlée, mais elle n'a pas la forme attendue d'un exposé canonique en anthropologie⁵.

Ce texte nous informe essentiellement sur la façon dont il faut penser l'objet de l'enquête, cet ensemble d'événements (à

encartées. On compte cinquante-sept mentions (en moyenne presque une par page) de trente-trois ouvrages académiques, dans le champ anthropologique ou ailleurs. Le plus ancien cité est Aristote, le reste se situe entre 1921 et 1970. Les références sont utilisées pour introduire un terme, pour discuter d'un concept, pour citer ses propres textes, pour citer des classiques — les réfuter ou s'y appuyer (rarement), pour emprunter un concept (souvent) et pour se servir de données ethnographiques (massivement).

L'article est divisé en six parties, ou chapitres, dotées d'un titre mais sans numérotation ; il n'y a pas de bibliographie en fin d'article. Notons un contraste entre l'appareillage considérable des références, indice habituel d'une écriture scientifique, ou à tout le moins académique, et le choix d'une formule journalistique pour l'intitulé des chapitres, par exemple : « Des coqs et des hommes », ou bien : « Jouer avec le feu » ; seul le dernier titre a une signification non descriptive et étiquette le problème traité : « Dire quelque chose de quelque chose ».

5. L'analyse du récit de Geertz et surtout de sa fonction (métaphore, métonymie du reste du texte ?) dans l'économie de la monographie pose des problèmes intéressants de mise en abyme dont je ne traiterai pas ici ; étant donné le rôle théorique que Geertz attribue à la narration (le combat de coqs *raconte*), on ne peut sans trivialité l'interpréter au premier degré comme une méthodologie déguisée (variante de l'observateur-participant), ni comme une mise en scène pour amuser le lecteur. Quant à sa rhétorique analytique, elle est en réalité sans faille : les procédés de transition d'un chapitre à l'autre sont minutieusement réglés, mais le lecteur ne dispose que d'instructions rétrospectives de lecture.

savoir les combats de coqs) vécus d'abord comme « poussière et panique » (p. 90) par l'anthropologue dans son premier contact avec le terrain, puis construit comme « forme symbolique » ; on a de ce fait très peu d'informations métadiscursives sur les méthodes de l'anthropologie interprétative : l'auteur nous en dit plus sur ce qu'il pense que sur ce qu'il fait.

On apprend que le combat de coq, d'essence symbolique au-delà de sa matérialité sanglante et économique, est simultanément « métaphore » ou « simulation » de l'identité balinaise (masculine) et « métonymie » ou « partie concrète » de la société balinaise toute entière ; puis qu'il est « drame », « théâtre », ou « jeu » (représentation, au double sens du mot : de substitut et de mise en scène) ; on y apprend enfin que ce drame, qui représente quelque chose, le représente à quelqu'un pour qui il fait sens. Le combat « dit » ou « raconte », en « figurant, comme toute forme artistique, car enfin, c'est là le sujet » (p. 132).

Transformer un événement culturel complexe en objet d'enquête anthropologique, c'est donc lui attribuer les propriétés d'un « texte » dont on postule qu'il parle à ceux qui l'utilisent, que ceux-ci savent le lire dans leurs catégories et qu'il leur sert à comprendre leur être social ; texte que l'anthropologue doit apprendre à « lire par-dessus l'épaule » (p. 145) de ses usagers, qu'il doit par conséquent, lui aussi, mais dans sa propre lecture, construire comme susceptible d'être compris dans ses propres catégories.

Le discours des « Notes »

Voyons maintenant comment sont situés les épisodes descriptifs de la monographie selon le mouvement de l'explication. Malgré sa forme complexe et dense, ce discours ne laisse pas d'être linéaire au sens d'un gain théorique progressif, et, à cause de cela, il me paraît utile d'en résumer la forme.

1. Le texte débute par un récit intitulé « La descente de police » (p. 87-92). Un anthropologue dépaysé se heurte au silence des villageois qu'il était venu étudier. Cette situation pénible dure jusqu'à l'intervention d'un épisode : un combat de coqs a lieu, qui n'aboutit pas à son terme à cause d'une descente

de police. L'anthropologue se trouve mêlé à l'événement de façon plutôt absurde. D'avoir dû « perdre le nord avec les Balinais », il se trouve soudain reconnu par ceux-ci, qui plaisantent son comportement en narrant une aventure qu'il doit lui-même aussi raconter autour d'une tasse de thé. « Nous étions *in* », conclut le narrateur. Moralité : des rapports sont établis qui mettent l'anthropologue « en présence d'un composé de débordement affectif, de guerre des conditions sociales et de drame philosophique, d'une importance cardinale pour la société dont j'aspirais à comprendre la nature intérieure ».

2. Avec le deuxième chapitre, « Des coqs et des hommes » (p. 92-104), on entre dans la monographie. Sont mis en place : l'état de la question (on a tout étudié à Bali, sauf les combats de coqs), le principe interprétatif (Bali « fait surface » dans une arène de combat), la thèse de l'article et le problème qu'elle élabore (le réel, c'est les hommes derrière l'apparence, les coqs). Sont indiqués encore le point de vue dont dépendra la construction de l'objet, ainsi qu'une méthode d'analyse (les combats de coqs ne sont pas à traiter comme un objet habituel qui serait pré-découpé empiriquement, ils sont le « signe » d'autre chose).

Ensuite on avance des arguments empiriques pour la thèse centrale et pour l'idée que, comme signe, le CC est donc un objet problématique. Puis sont fournis les documents centraux, soit une première description détaillée du combat qui servira de base à tout ce qui suit. La thèse est enfin reformulée plusieurs fois (le CC est un type d'entité sociologique situationnelle et culturelle, une affirmation publique de la « parenté » entre un « divertissement sanglant » et les « émotions de la vie collective »). Le chapitre s'achève par la déclaration d'un programme : pour mettre à découvert cette parenté, il convient d'enquêter sur le « pivot » du jeu, à savoir ses propriétés en tant que « jeu d'argent ».

3. Dans « Paris cotés, paris à égalité » (p. 104-117) la structure du jeu d'argent analysée en détail débouche sur une typologie, et on décrit deux types de paris révélant une asymétrie formelle à expliquer. Une logique (un calcul des risques économiques) permet d'établir une loi (« plus l'enjeu du pari de type 1 est élevé, plus la partie sera égale ») et d'en tirer deux conséquences : il n'y a pas d'incompatibilité entre les types ; par sa forme, le type 1 « fait le jeu », c'est-à-dire produit de

l'intérêt. Des observations confirment que les Balinais conçoivent le combat de façon conforme à cette logique pour créer un « jeu profond » (*deep play*), générateur formel de jeux intenses. Mais, au-delà de ce premier niveau économique d'explication, de type formel, un nouveau programme est engagé au niveau psycho-sociologique, de type fonctionnel, pour expliquer comment le jeu est lié avec la société balinaise tout entière.

4. Avec « Jouer avec le feu » (p. 117-131), c'est la logique du « gros jeu » qui est évaluée (avec Bentham) comme irrationnelle et immorale, car « plus on perd, plus on perd, et plus on gagne, moins on gagne ». Son enjeu est donc plus symbolique que matériel, le jeu ne modifiant en rien les rangs sociaux réels : c'est la position sociale plus que le gain qui est en cause. Des descriptions montrent que le CC est une représentation de tensions sociales, un « bain de sang pour le rang social », et que, si son intensité vient de l'argent engagé, le prestige en est la force motrice. Ce que l'on démontre longuement avec un exemple, suivi d'une reformulation de la thèse, puis d'une liste de faits en dix-sept points pour étayer la thèse qu'on résume sous la forme d'un « paradigme formel » réexposant la structure logique du jeu : les coqs du combat sont, pour les Balinais, « l'archétype de la vertu et du rang ». Désormais, la thèse de l'article a pris une forme susceptible d'être traitée sous l'angle d'un principe interprétatif issu d'une théorie et justifiant une analyse.

5. Le premier mot du chapitre suivant (p. 131-139), « Plumes, sang, foule, argent », est « La poésie ». En une analogie avec les « formes artistiques » dans laquelle prolifèrent des termes appartenant au champ sémantique du symbolique, la thèse sur le CC est une fois encore reformulée : c'est une figure culturelle qui se détache sur fond social, qui suscite de l'inquiétude et qui unit haine animale, image du moi et modèle de tensions entre rangs sociaux. L'explication ne peut être causale, car il ne s'agit pas d'effets matériels, mais d'une fonction au plan symbolique. On expose ensuite des faits tirés du vécu du temps balinais. Conclusion : comme toute forme artistique qui agit en dérangeant les contextes signifiants habituels, le CC rend possible un « transfert » permettant un « jugement ». Son importance pour ses agents ne dépend donc pas d'une fonction triviale de conservation de la division sociale des rangs, mais du

fait que le CC apporte un « commentaire métasocial » doté d'une fonction interprétative : « c'est une lecture balinaise de l'expérience balinaise, une histoire que les Balinais se racontent à eux-mêmes ».

6. Le dernier chapitre, intitulé « Dire quelque chose de quelque chose », forme la conclusion théorique des *Notes* (p. 139-146). Geertz y pose la question plus générale de savoir ce qu'on gagne à passer de la conception d'une « mécanique » à celle d'une « sémantique » sociale : « Qu'apprend-on de ces principes [sociologiques] en examinant la culture comme un appareillage de textes ? » A saisir des « facettes » du CC, car il n'existe pas de texte des textes qui contiendrait tous les autres : user de l'émotion à des fins cognitives, réfléchir sur sa propre violence, jouer un jeu qui crée un événement exemplaire, « qui dit non pas ce qui arrive, mais ce qui arriverait si ce n'était pas un jeu », voir avec le corps une dimension de la subjectivité, former et tout à la fois découvrir l'état d'esprit de sa société. Dans les deux derniers paragraphes s'esquisse une conclusion méthodologique : ces textes, il faut les « lire par-dessus l'épaule » de leurs lecteurs habituels et il y a plusieurs manières de les lire ; si l'on postule qu'ils sont porteurs de « messages » pour leurs consommateurs et que ce postulat permet à l'anthropologue d'approcher leur « substance » (sociale), il reste encore à celui-ci, comme problème, à « apprendre comment y accéder ».

L'idée d'« anthropologie interprétative »

Qu'en est-il alors de l'idée d'interprétation ? Ce qui précède me semble indiquer que cette idée intervient, avec un contenu différent, à plusieurs niveaux de l'enquête. J'en distinguerai trois.

1. L'objet de l'enquête est évidemment conçu comme étant de nature interprétative ; l'interprétation le constitue comme tel, puisqu'il est construit comme du texte que les Balinais qui le pratiquent déchiffrent et font fonctionner dans leur expérience sociale.

2. Il est clair de même que le rapport de l'anthropologue avec cet objet est lui aussi de nature interprétative, car faire d'un

événement culturel un objet textuel implique qu'on sait le lire pour pouvoir en parler, le rapporter à son propos. Mais, dit Geertz, le « lire par-dessus l'épaule, [...] comme dans les exercices de lecture approfondie [où] on peut choisir n'importe quel point de départ » (p. 146). L'anthropologue ne lit donc pas les textes qui sont ses objets comme les lisent ceux qui en sont les sujets — bien qu'il en soit aussi un sujet d'une certaine façon — du lieu auquel il assume la nature sémiotique de son objet.

3. Geertz rapporte enfin un fait anthropologique général : « Les sociétés, comme les vies, contiennent leur propre interprétation » (p. 146) ; pour lui, ce fait, qui est empiriquement vrai des Balinaï, est vrai également de notre propre société, de façon réflexive. Il appartient donc à notre société et à son auto-interprétation en tant que culture (notamment dans la tradition des disciplines anthropologiques) de vouloir connaître comment, en fait, les sociétés s'interprètent elles-mêmes. Dans le détour objectivant de la connaissance empirique, l'interprétation de notre culture passe par une nécessaire décentration⁶.

C'est pourquoi je soutiendrai qu'il n'est pas immédiat, comme on le croit souvent, d'inférer, du fait que l'objet de l'enquête soit de nature interprétative, que l'enquête elle-même qui le traite doive l'être au même titre ou de la même façon. Pour dire les choses rapidement, l'ethnologue ne pratique pas le combat de coqs comme le font les Balinaï, car il ne joue pas, ne parie pas, mais écrit là-dessus. On ne peut, sans être taxé de naïveté épistémologique, confondre le type d'interprétation que les villageois pratiquent en jouant au combat de coqs avec leur argent, leur corps et leurs émotions avec celle que développe l'anthropologue en rendant compte de l'intérêt du jeu par le fait qu'il s'agit d'un processus interprétatif. L'explication n'est ni plus ni moins interprétative que la plupart de nos explications théoriques quand elles ne sont pas simplement prédictives et s'accompagnent d'un projet de compréhension.

L'anthropologie interprétative a donc, comme tout projet de

6. C'est ici que le récit initial peut être lu de façon non triviale, comme un indice de la dimension réflexive de l'interprétation. Car Geertz informe l'aventure arrivée à cette micro-société blanche constituée de « ma femme et moi » au moyen de la catégorie même avec laquelle il lit le combat de coqs (une « histoire »), cette catégorie apparaissant encore dans le récit même comme informant le rapport qui s'établit entre l'ethnographe et les villageois (se raconter des histoires).

science, une vocation d'explication. Dans ses *Notes*, Geertz se réfère à Ricoeur pour étayer sa conception du CC comme texte. Or on sait que ce dernier voit dans l'explication structurale le type même de l'outil doté du pouvoir objectivant exigé par une enquête scientifique et propre à penser les objets d'espèce sémiotique. Sa thèse (Ricoeur, 1986, p. 87, 145 sqq.) est qu'on ne peut en rester à l'antinomie entre expliquer et comprendre en supposant qu'il y a deux ordres de réalité, la nature et l'esprit. Il s'agit de faire sortir le problème de tout cadre psychologiste, l'exigence scientifique elle-même allant, comme son histoire en témoigne, dans le sens d'une dépsychologisation toujours plus poussée. Tout type d'explication intervient comme une étape nécessaire entre une interprétation naïve et une interprétation critique des choses du monde, et l'explication structurale joue à cet égard un rôle analogue en traitant le texte comme texte, c'est-à-dire sans monde ni auteur et possédant ses lois, bien que non causales. On peut bien parler d'interprétation, mais la notion n'a rien à voir avec le « comprendre » subjectif trivial (l'idée un peu mystique de transfert dans une vie psychique autre). Les procédures explicatives sont homogènes d'une science à l'autre, en tant qu'analytiques, systématiques et méthodiques. Ce qu'il peut y avoir de spécifique aux diverses disciplines vient de la façon dont elles construisent leurs domaines d'objets à partir d'une relation au réel qui peut varier selon qu'on s'intéresse à la dérive des continents ou à ce que font les gens quand ils racontent une histoire. De même Lévi-Strauss, qui considère que tout fait de culture appartient à l'ordre des significations, précisera bien que, si le propre d'un système de signes, c'est d'être traductible dans un autre, on ne peut identifier ce processus à la production, par un texte, d'un message à interpréter, à moins, ajoutet-il, de faire de l'interprétation la traduction elle-même (Lévi-Strauss, 1973, p. 21 sqq.).

C'est ce type d'explication qu'utilise Geertz pour le combat de coqs⁷, et il s'exprime ailleurs (1973b, p. 19-27) sur les

7. Lorsque Geertz (1973b), p. 345-359, prend ses distances à l'égard de Lévi-Strauss, ce n'est pas tant de la méthode structurale qu'il discute que de l'intellectualisme du projet, qui tient plus pour lui du travail de bibliothèque que du travail de terrain et qui, de ce fait, privilégie les aspects logiques des objets culturels aux dépens des interactions dialogiques et de l'affectivité.

aspects interprétatifs de cette procédure. Retenons trois points.

Le rapport de la discipline à son objet, tout d'abord, est un rapport complexe et problématique, car il s'agit d'exposer la signification particulière que revêt pour ses agents un ensemble d'actions et d'« inscrire » dans des termes recyclables (*perusable*) ce que ce savoir démontre non seulement à propos de la société qui en est le contexte, mais également sur la vie sociale en général; dans les termes, donc, de la communauté savante et non pas dans ceux des agents. « *Small facts speak to large issues.* » D'où une inévitable tension dans l'acte de saisir des discours autres au moyen de dispositifs « routiniers », tension qui s'accroît avec le développement théorique, et une incomplétude foncière du savoir scientifique qui s'approfondit plutôt qu'il n'accumule des cas sous des lois (p. 5-30).

Qui dit approfondissement⁸, d'autre part, dit niveaux dans l'élaboration d'une *thick description*, ce terme servant à distinguer un tel projet explicatif de la façon habituelle de concevoir l'explication comme nomologique. Geertz le pratique dans le texte des *Notes*, qui en est une mise en scène :

— Niveau de l'observation. Comme pour la plupart des anthropologues, on sait peu de chose sur cette étape : elle est déjà interprétative, parce que de la théorie s'y injecte, mais quelle observation ne le serait pas ? En étant mêlé à ce qui fait sens pour un agent sur le terrain, il s'agit de construire l'interprétation donnée par les Balinais comme un observable pour l'enquête, qui n'est certes pas une donnée d'emblée objective qu'il suffirait de « contempler ». Le perçu ou l'agi, qui met déjà en jeu des anticipations et situe l'actuel dans un réseau de possibles, doit pouvoir être représenté.

— Niveau de la description. A ce niveau il faut formuler, dans le langage de la discipline et pour des usages qui sortent en partie du terrain de l'observable (les inscriptions peuvent être reconsultées, utilisées à d'autres fins), le fait que ce qui est perçu et pratiqué comme sémiotique (c'est-à-dire du texte) dans l'observation sur le terrain, est cette fois construit comme « symptôme », selon Geertz, d'éléments conceptuels prenant

8. « *A science whose progress is marked less by a perfection of consensus than by a refinement of debate* » (p. 29).

place dans un cadre d'intelligibilité théorique. Dans une conception diagnostique de l'inférence, la description entre comme base de construction pour servir d'étai à un raisonnement dit « clinique » et non comme la formule d'un cas tombant sous des lois générales.

— Niveau de l'explication. Là sont reconstruites les constructions symboliques décrites, en « rendant de façon explicite et technique » des structures conceptuelles complexes, irrégulières, intriquées, non explicites⁹.

Concernant la valeur de l'explication structurale enfin, Geertz soutiendra qu'elle ne peut se mesurer à sa seule cohérence formelle interne, à sa seule logique, car les structures ne sont pas des choses ; la culture ne se trouve pas dans la tête des gens, ni n'est identique aux systèmes empiriques d'actions. L'explication doit être encore fonctionnelle : les structures signifient socialement parce qu'elles agissent en contexte et ne peuvent donc tenir leur intelligibilité de la seule reconstruction du savant, sous peine de n'être qu'un artifice, une fiction. Le rapport à l'événement du terrain (« poussière et panique ») qui est à son origine doit donc s'inscrire en elle, dans le contexte explicité d'une « forme de vie ».

Dans une telle optique, la théorie est donc toujours en construction. Elle n'a pas d'applications au sens technique du terme ; mais elle resterait vide sans application : sans ancrage dans un concret, on séparerait l'explication de son objectif même, à savoir « *the informal logic of actual life* » (p. 17). Et si l'on peut voir dans l'inférence diagnostique (non déductive) qui génère l'explication le signe du caractère interprétatif de l'anthropologie, on voit aussi que celui-ci ne lui est pas propre parmi les disciplines scientifiques. D'ailleurs, d'après Aristote que cite aussi Geertz, tout événement transformé en langage est *ipso facto* interprété ; la distinction rabâchée entre explication et interprétation (qui différencierait les sciences humaines des autres) n'est de ce fait pas soutenable : elle est toujours relative, en se distribuant diversement selon les disciplines et selon les niveaux d'une enquête (p. 26-27).

9. « *A stratified hierarchy of meaningful structures in terms of (...) cultural categories (...) a sort of piled-up structures of inference and implication* » (p. 7).

« *Analysis is then sorting out the structures of signification and determining their social ground and import* » (p. 10). Voilà ce que peut vouloir dire « lire par-dessus l'épaule ».

Relevons cependant que Ricœur est plus explicite et plus prudent que Geertz à propos du concept de texte et des usages théoriques qu'on en peut faire. Pour lui, la théorie du texte est un paradigme pour traiter de l'action sensée et de l'histoire ; mais si, dit-il, « l'action est un bon référent pour toute une catégorie de textes », ce serait cependant « une analogie risquée » que de faire de l'action non verbale, voire de toute activité, un texte (p. 175). Ricœur est par ailleurs sans équivoque sur le sens du mot « texte » : « tout discours fixé par l'écriture (...), ce qui vient à l'écriture, c'est le discours en tant qu'intention de dire » (p. 137). Qu'en jouant au combat de coqs les Balinais tiennent par leurs actes un discours sensé (notons par exemple le soin, que Geertz détaille, avec lequel ils attachent leurs ergots aux combattants) et, qui plus est, un discours adressé, est déjà une hypothèse empirique ; que ce discours s'écrive ne tient par contre plus de l'hypothèse externe, mais d'un postulat interne à un modèle du chercheur.

Tirons encore une autre implication de cette précision de Ricœur. Geertz rend compte avec beaucoup d'attention de la fonctionnalité du combat de coqs comme dispositif d'auto-interprétation pour les Balinais ; c'est un régulateur social pour certaines pulsions violentes liées à l'aspect fortement hiérarchisé de cette société. Mais il relate ensuite, en une note insérée (p. 144-145), un épisode sanglant de l'histoire balinaise récente, séquelle de la décolonisation, où des factions balinaises se sont massacrées entre elles (de quarante à quatre-vingt mille tués). Geertz voit dans cet épisode une preuve que le combat de coqs dit quelque chose d'utile à la société balinaise en mettant en scène, en « jouant » symboliquement et en lui permettant de le contenir, un risque qu'elle court par sa propre constitution. Mais peut-on y voir un texte, donc un événement culturel ? L'auteur n'en dit rien. On voit que la frontière entre ce qui est culturel et ce qui ne l'est pas dépendra du modèle qu'on aura adopté ; ici encore, il s'agit d'un objet construit : les cultures n'existent pas telles quelles dans la nature.

2. LES DESCRIPTIONS DU COMBAT DE COQS

En tant que sémiologue du discours scientifique, c'est bien évidemment du texte qu'on se trouve amené à lire. Cependant, le texte de Geertz, de même que le « texte » qu'il prend pour objet d'étude, sont bien là pour montrer, parce qu'ils sont difficiles à lire par-dessus l'épaule, que le tout de la schématisation qu'un texte donne à lire n'est pas reçu dans la langue seulement.

Je me suis efforcée de situer les descriptions de Geertz dans un type de contexte et dans un type de recherche en une démarche qui procède de l'extérieur vers l'intérieur du texte. Il s'agissait de pouvoir identifier un objet qui se présente de manière hétérogène à première vue. Il me reste à fournir quelques indications sur la place, l'étendue et les fonctions occupées par les différents passages descriptifs du texte. Je m'occuperai ensuite de la forme de certains d'entre eux de façon plus détaillée.

Place, étendue et fonctions des descriptions

Dans le discours des *Notes*, la référence descriptive au terrain balinais, qui occupe plus du tiers du texte entier, est de loin la plus fréquente.

Cependant, on observe que les descriptions concernant ce terrain diminuent en quantité et en étendue à mesure que l'on progresse dans la lecture. Elles ont tendance à se présenter en blocs assez longs au début, comportant jusqu'à dix pages pour la plus longue et la plus détaillée du chapitre II ; les blocs sont plus courts et plus dispersés dès le chapitre V ; quasi inexistantes dans le dernier chapitre, les descriptions y sont souvent réduites à un seul énoncé. La teneur théorique du discours s'accroît donc en proportion, conformément au paradigme de la *thick description*, qui, d'une part, raisonne de façon diagnostique sur ses données et non de façon déductive à partir de lois, et qui, d'autre part, procède à un approfondissement progressif de ces mêmes données sans chercher en soi la prévision.

Quant aux fonctions remplies par ces descriptions, elles se définissent dans la double stratégie que développe ce genre de

discours ; l'une guide la résolution d'un problème d'explication dont nous avons vu qu'il a ses exigences propres ; l'autre gère un problème de communication, celui de l'adresse à un public qui n'est pas formé que de spécialistes. Ces fonctions vont donc être diverses et, de plus, rarement univoques pour une description donnée.

On peut en distinguer de trois types : 1) Une fonction de « base de données » permet l'objectivation d'un phénomène sous l'angle d'une construction cognitive, mais aussi sa problématisation dans l'optique d'une recherche. Lorsqu'on voit décrit un « petit coq très fier, plein d'assurance, le cou tendu, le dos rond, la queue en l'air » (p. 94), on a simultanément la présentation d'un aspect du combat de coqs et du problème qu'il pose, celui d'être une « métaphore » de Bali. 2) Une fonction d'« étai » ou de légitimation dans une argumentation intervient dans la justification d'une thèse ou d'une interprétation. Le même exemple soutient encore l'énoncé d'une généralité (« on compare tout aux combats de coqs », p. 94) qui soutient une interprétation théorique (« les coqs sont des symboles masculins par excellence », p. 93). 3) Enfin, une fonction d'« illustration » dans un exposé à but didactique contribue à former chez le lecteur une représentation typique ou exemplaire du terrain (p. 93, « on voit dans les coqs des pénis détachables et qui marchent tout seuls » ; l'auteur se sert ici d'une référence empruntée).

Ces exemples suggèrent une intrication de ces fonctions, entre lesquelles on peut cependant discerner des différences de poids ou des tendances, plus marquées selon les fragments. On va voir qu'à cette intrication correspond en général une certaine complexité de la forme des descriptions.

Formes des descriptions

Pour aborder la question de la forme des descriptions, centre de mon propos, il me faut commencer par fournir quelques exemplaires des descriptions apparaissant dans le texte de Geertz, afin que le lecteur puisse se faire une idée des données et des problèmes auxquels j'ai affaire. Je décrirai ensuite les concepts qui me permettront de traiter de leur forme comme

d'un objet théorique appartenant au domaine de la logique naturelle des schématisations discursives.

1. Entre les murs élevés, dans les cours bien closes où vivent les gens, on garde les coqs de combat dans les cages d'osier que l'on déplace fréquemment pour assurer constamment le meilleur mélange d'ombre et de soleil. On fait à l'oiseau un régime spécial, qui varie quelque peu selon les théories individuelles, mais qui consiste principalement en maïs, tamisé pour ôter les impuretés avec beaucoup plus de soin que s'il était destiné au repas des simples humains, et offert grain par grain. On lui fourre du poivre dans le bec et dans l'anus pour lui donner de l'ardeur. On le trempe dans le même bain cérémonial tiède, d'herbes médicinales, de fleurs et d'oignons que l'on apprête pour les enfants et, quand il s'agit d'un coq de premier ordre, on l'y baigne aussi souvent qu'eux. On lui écourte la crête, on lui coiffe le plumage, etc. (p. 95).

2. Les paris du pourtour, c'est une tout autre affaire. Ce n'est plus comme au centre, le pacte conclu en gravité dans les formes légales ; c'est plutôt comme la bourse, dans son activité coulissière. Il existe pour les cotes un paradigme fixe et connu, une série continue qui va de la faible cote, neuf contre dix, à la forte, deux contre un : 10-9, 9-8, 8-7, 7-6, 6-5, 5-4, 4-3, 3-2, 2-1. Un homme veut jouer le non-favori (pour le moment, ne parlons pas de la manière dont on établit lequel est le favori, *kebut*, et lequel est le non-favori, *ngai*). Il crie le chiffre plutôt dans les faibles, indiquant la cote qu'il veut qu'on lui donne. S'il crie « *Gasal* », « Cinq », il veut que le non-favori soit à cinq contre quatre (ou, pour lui, à quatre contre cinq) ; s'il crie « Quatre », il le veut à quatre contre trois, s'il crie « Neuf », il le veut à neuf contre huit, et ainsi de suite. Un homme qui joue le favori, et qui envisage donc de parier à cote plutôt faible, le fait savoir en criant « Brun », « Tacheté », ou toute autre couleur caractéristique du coq (p. 107).

3. En pratique, un homme ne parie jamais contre un coq dont le possesseur est un membre de sa parenté consanguine. Ordinairement, il se sentira obligé de parier en sa faveur, ce d'autant plus que le lien de parenté est plus serré et que le combat est plus sérieux. Si, à part lui, il est certain que le coq ne gagnera pas, il peut ne point parier du tout, particulièrement si le volatile appartient à un cousin au second degré, ou s'il s'agit d'un combat ordinaire. Mais, en règle générale, il se sentira tenu de donner son soutien au combattant ; et, quand il s'agit d'un jeu sérieux, il le fait toujours. De la sorte, dans leur plus grande

majorité, ces gens qui font spectacle en criant « Cinq » ou « Tacheté » sont en train d'exprimer leur fidélité à un parent (p. 124).

Ces échantillons sont cités selon leur ordre d'apparition dans le texte. Ce sont de courts extraits des trois blocs descriptifs les plus importants dont la fonction dominante est de fournir une base empirique à la procédure explicative.

En premier examen, notons une évidente complexité syntaxique dans leur formulation, ainsi qu'une différence de niveau d'abstraction entre 1 et le groupe 2 et 3 ; bien des aspects du CC sélectionnés dans 1 disparaissent des deux autres descriptions sous l'effet d'un principe de pertinence lié à l'avancement de la problématique. Signalons aussi une variation de point de vue entre les trois descriptions pour les mêmes raisons. Elles ne « configurent » ou n'idéalisent pas le même objet, bien qu'il s'agisse toujours de la même chose sous des angles différents. Car 1 décrit le CC comme un réglage un peu maniaque d'activités quotidiennes microscopiques et au jour le jour ; 2 le fait voir sous l'angle logique d'un jeu d'argent à deux stratégies asymétriques, et 3 sous l'aspect d'un rapport compliqué entre deux dimensions de la vie sociale, l'économie et l'alliance. Enfin, toutes trois sont introduites comme objectives, c'est-à-dire comme des faits. Notons par ailleurs qu'aucune de ces descriptions n'est celle d'une singularité, car même dans 1, la moins abstraite d'entre elles, les soins que l'on donne aux coqs sont des soins-exemples tirés d'un ensemble de soins possibles, empiriquement équivalents. Geertz fera allusion en cours de texte à ses « données statistiques ». C'est dire que la description la plus mimétique de toutes, la plus exemplaire, est déjà générale.

Types de formulation (langage), intention d'objectivité (référence), degrés de généralité (quantification) et d'abstraction (sélection), styles et « grilles » de configuration (représentation) sont autant de paramètres intuitifs qui me paraissent pouvoir servir à caractériser une description dans sa forme, compte tenu des fonctions qu'elle a à remplir. La variété même avec laquelle ces paramètres sont réalisés selon les paradigmes historiques, les contextes discursifs et leurs exigences disciplinaires, les pro-

blèmes qu'on y pose et les procédures de leur développement, enfin les fonctions que peut y remplir un type de discours comme la description, sans parler des déterminations qui lui viennent des matières traitées, laisse entendre qu'une réflexion sur des formes échappe en partie au domaine couvert habituellement par la logique formelle au sens classique.

La notion de « schématisation », objet d'une « logique naturelle » des opérations de discours, va me permettre d'organiser ces propriétés et de leur donner un sens théorique. Grize la définit ainsi (1982, p. 172) : « Si, dans une situation donnée, un locuteur A adresse un discours à un locuteur virtuel B [dans une langue naturelle], je dirai que A propose une "schématisation" à B, qu'il construit un micro-univers devant B, univers qui se veut vraisemblable pour B. » Par sa forme, le terme lui-même renvoie à deux idées : celle d'« un ensemble d'activités logico-discursives » de construction de « micro-mondes », et celle d'un résultat, d'« un schéma analysable en tant que tel ».

D'un point de vue heuristique, la notion de schématisation permet d'articuler certains aspects du problème de l'activité discursive dans une perspective utile à l'étude empirique de la formation des objets de connaissance.

1. L'idée de « micro-monde discursif » et celle d'« opérations » qui l'engendrent permettent de rendre compte de la part construite ou idéalisée d'une connaissance, quel que soit son degré d'abstraction ou son type d'organisation. Chacun s'accorde à reconnaître aujourd'hui que la connaissance ne copie pas le réel, mais qu'elle le modèle d'une certaine façon, mais l'idée de schématisation est une notion plus souple que celle de « modèle », si techniquement liée à la logique mathématique qu'elle ne pourrait que perdre de sa précision théorique si on l'utilisait pour décrire, en général, les ontologies « fabriquées » dans les discours peu ou pas formalisés.

2. Une schématisation est toujours produite dans une langue. De ce fait, on peut considérer la formalisation ou la modélisation au sens exact du terme comme un cas particulier de schématisation différencié par son usage de langues artificielles et d'opérations entièrement explicites, et par conséquent traiter comme appartenant au même genre des niveaux ou des types différents d'idéalisation des savoirs, allant des plus quotidiens, véhiculés dans les langues les plus naturelles, jusqu'aux

plus sophistiqués. On évite, ce faisant, une conception positiviste du progrès de la science qui pousse à prendre les logiciens pour des extra-terrestres et les petits enfants, les Balinais, voire Aristote, pour des êtres amoindris quant à l'esprit.

3. Une schématisation est toujours adressée et développée en situation. C'est une façon de dire que celui à qui elle s'adresse participe à sa construction. Cette participation peut avoir lieu soit sous la forme d'une anticipation de la part de celui qui construit (A) en accommodant sa construction à la situation de communication, soit sous la forme d'une lecture du micro-monde construit par celui qui le reçoit (B), lecture qui consiste en sa reconstruction au moyen d'opérations elles aussi schématisantes, mais qui ne sont pas nécessairement symétriques de la construction (Grize parle de communication en termes de « résonance » plutôt que de transmission d'informations). Et tout producteur peut être lecteur, et vice-versa. On peut noter que sur ce point une formalisation diffère d'une schématisation dans la mesure où la première est produite de façon à garantir que les opérations de sa reproduction (pour tout lecteur) soient exactement superposables à celle de sa production (pour tout producteur), ce qui est une façon de définir l'objectivité d'une procédure ; on dira alors qu'elle est « sans sujet ». Cette situation n'est évidemment jamais réalisée dans un discours en langue naturelle, dont le « dialogisme » constitutif impose qu'on ne peut dire « il » sans en appeler à « je » et à « tu », ni utiliser un signe naturel de façon uniquement « volontariste », c'est-à-dire sans renvoyer immédiatement à toute une mémoire collective, diversement partagée, de significations culturelles préconstruites et de formes sédimentées par l'histoire.

4. Enfin, tout en considérant la construction des micro-mondes discursifs comme inséparable d'un processus de communication, la notion de schématisation présente l'intérêt de mettre l'accent sur la fonction représentative ou symbolique du langage, plutôt que sur sa fonction de communication. La question centrale qu'elle permet de poser est la suivante : comment objective-t-on ce qu'on pense en en parlant, compte tenu de ce que parler veut dire ? Cette question n'est pas triviale dans la conjoncture actuelle en logique naturelle (Blair, Johnson, 1982) ; on constate en effet que cette dimension du langage est souvent prise pour secondaire dans les débats sur l'argumenta-

tion scientifique, l'accent portant davantage sur les aspects interactionnel d'une discussion rationnelle dans laquelle on « échange » des « actes de langage » (des positions) plutôt qu'on ne co-opère à la construction d'un univers de discours censé représenter et organiser le « donné » d'une expérience dans la distance symbolique.

Ces propriétés de la schématisation permettent d'éviter d'opposer d'emblée et de façon extérieure ou normative un discours « scientifique », qui serait formalisé, à un discours « littéraire » qui ne le serait pas. Elles suggèrent de façon plus neutre qu'un savoir qui n'est pas formalisé est non seulement schématisé, mais qu'il peut l'être de diverses façons sans sortir du domaine des savoirs exprimés. Un savoir formalisé est essentiellement lié à un certain type de langage. Un savoir schématisé aussi. Ce qui les différencie, c'est que pour le premier le langage sert au calcul (à l'expression du concept et du raisonnement précis) et non à la parole ; il n'est pas en principe adressé. Adressé, un langage naturel peut pourtant être spécialisé.

En anthropologie, les textes ne sont en général pas formalisés et les langages utilisés ne sont pas très différents des langages utilisés dans les discours quotidiens. Mais, même là, on constate que les langages varient selon les différentes sphères de l'activité et peuvent leur être très spécifiques. *A fortiori* chez Geertz, qui déclare exposer une situation de *theory building* dans laquelle la tâche « *is not [...] to generalize across cases but to generalize within them* » (1973, p. 26). Mais à quoi tient alors une certaine spécificité du discours scientifique quand il n'est pas formalisé sans qu'on puisse pour autant le dire « ordinaire » ? Les deux distinctions qui suivent répondent en partie à cette question et me permettront d'esquisser une façon de lire les descriptions d'un texte anthropologique.

1. Il existe à mon avis deux tendances internes à tout projet de science, dont les discours scientifiques témoignent empiriquement dans leur intention et qui, dans notre histoire, sont inséparables de l'effort de compréhension objective de ce que les choses sont. Même lorsqu'on tente de « vendre » une technologie, on ne sous-entend pas seulement qu'elle « sert » à quelqu'un, mais encore qu'elle « marche », qu'elle opère sur le réel. Même si en physique quantique on est de plus en plus

conscient de la part du « sujet » dans ce qui peut être construit comme connu, c'est toujours du réel physique qu'il est question et non de psychologie ou de linguistique. De même, en psychologie ou en linguistique, ce ne sont pas en général les opérations du savant qui sont l'objet de ces sciences, même quand elles y font l'objet d'une réflexion méthodologique.

1.1. Une tendance à l'« idéographie ». Par ce terme, je veux désigner une tendance à forger et à user de langages plus fonctionnels pour le traitement des concepts et du raisonnement que pour la communication. Cette tendance se manifeste même lorsqu'on schématise un savoir dans une langue naturelle, et elle peut apparaître à divers niveaux dans la formulation du discours¹⁰. Tout projet de science suppose un travail sur nos langues d'usage propre à distinguer, dans la connaissance de l'objet, entre ce qui provient de nos opérations cognitives que nous pouvons contrôler discursivement (nos termes, nos concepts, nos procédures d'inférence), ce qui vient des propriétés des choses (nos étonnements, nos échecs à instrumenter) et ce que nous représente notre intuition (la prégnance de nos préconceptions).

Ma première hypothèse est que, dans un discours scientifique, la description comme formulation dans un langage témoigne d'un premier niveau d'activité sur le langage naturel. En principe « idiographique » (non close, concrète, mimétique, visant la singularité plutôt que la généralité théorique), elle est déjà le lieu de la transformation sémiotique de l'intuition d'une chose d'expérience en la schématisation « idéographique » d'un objet de discours scientifique, nécessairement abstrait et idéalisé. Aussi complexe soit-elle dans sa syntaxe et sa sémantique, on verra chez Geertz qu'une description n'est jamais unique et que la mise en série de plus d'une description de la même chose a pour effet de stabiliser des niveaux et des styles différents d'expression dont la fonction sera équivalente à celle de tout langage documentaire. Les sceptiques empiristes anciens appelaient cela une « histoire » — une histoire naturelle.

1.2. Une tendance à la « distinction ». Cette tendance té-

10. Même Malinowski, pourtant peu soucieux de formalisme, distinguera soigneusement un mode d'exposé des données et des documents propres à satisfaire aux exigences de contrôle de sa discipline, et le langage public qu'il pratiquera dans ses *Argonautes*, à savoir le récit, plus vivant pour un lecteur non professionnel.

moigne de ce qu'il n'existe de connaissances scientifiques que démarquées des connaissances ordinaires et en rupture avec elles, conçues et exprimées « contre » ces dernières. Tout a commencé avec Parménide. J'utilise donc ce terme au sens de Bourdieu d'une part, de Bachelard de l'autre. Les savoirs scientifiques renvoient, dans leur identification même au plan social et politique, à un cadre de disciplines, de traditions, de professions, de programmes et d'institutions, un cadre de contrôle pour des activités normées. Mais ils renvoient également à un idéal interne de rationalité empirico-logique dont notre histoire atteste de la progressive prise de conscience réflexive.

Ma deuxième hypothèse est que, comme discours, la description est l'une de ces activités réglée socialement et épistémologiquement. Obéissant à certains critères de formulation, ses formes reconnues devront servir à certaines fonctions admises dans un contexte et dans un paradigme. Elles serviront en particulier à inscrire données ou documents dans un discours en vue de la construction, de la justification ou de la transmission d'informations saisies empiriquement.

2. Dans l'optique de ces deux tendances, la tâche disciplinaire de l'anthropologue peut alors être conçue sous deux formes. Comme savant dédié à la recherche de terrain, ce qu'il partage avec les disciplines empiriques en général, il est voué à « rapporter », au double sens d'une expression que j'emprunte à Latour (Latour, 1985) :

— Il a à « faire rapport sur... ». La science empirique construit ses objets, mais elle a aussi à justifier que ces constructions ne sont pas uniquement des artefacts ou des « fictions »¹¹. Quelque chose doit donc préexister à l'exposé de l'enquête, c'est-à-dire un terrain et son environnement propre. Et l'exposé doit garantir que les faits qu'il expose sont bien des faits de terrain.

— Il a à « rapporter avec soi ». L'objet que l'anthropologue emporte avec lui, une fois de retour chez soi, ne possède pas la matière du terrain mais celle du symbole : la carte n'est pas le

11. En insistant sur le caractère construit (fictionnel) des connaissances (Borutti, 1986), on ne peut cependant négliger de mentionner tous les contrôles qui pèsent sur cette construction dans l'optique à la fois réaliste et critique qui meut l'œuvre de science.

territoire. Cet objet est formé pour être traité dans un programme de recherche, pour prendre place dans d'autres environnements, ceux de la discipline et de ses problèmes, celui de la profession et de ses savoir-faire, ou ceux des discours où il prendra forme et sera communiqué à divers publics.

Il découle de cette distinction deux autres aspects de la description. Troisième hypothèse : une description réfère au terrain tout d'abord, en y détachant certaines entités, événements ou processus qu'elle individualise, en prétendant à la possibilité de les re-décrire, donc à la vérité factuelle et intersubjective de ce qui en est dit. Cet aspect renvoie à la valeur empirique d'une description. Quatrième hypothèse : une description identifie ce à quoi il est fait référence en le schématisant en tant qu'objet, un objet qu'elle dote de certains traits de structure, c'est-à-dire d'une forme qui lui permette de jouer sa partie dans des constructions discursives dont la finalité peut ne pas être descriptive : des inférences, des explications, des argumentations, des récits. Ce trait est directement lié à la fonction représentative du langage.

Résumons ces hypothèses de travail sur la description tirées du postulat d'une spécificité de la schématisation des objets de connaissance dans un discours scientifique en général. Je les énumère dans l'ordre où je vais les traiter.

Postulats. Le discours scientifique témoigne :

1. d'une double tendance : à l'idéographie ; à la distinction.
2. d'une double tâche : devoir faire rapport sur quelque chose (un terrain) ; devoir rapporter quelque chose avec soi (un objet).

Hypothèses.

1. La description est un certain type de « formulation ».
2. Elle prétend « référer » et être « vraie » de quelque chose (une expérience de terrain) et le discours légitime cette prétention.
3. Elle montre ou « représente » la forme d'un certain objet en la schématisant dans un langage. Cette forme, celle d'un objet de connaissance empirique, renvoie simultanément d'une part au terrain dont elle représente des aspects possibles en tant qu'observables, et d'autre part à une saisie et à un traitement possibles de ces observables dans un schème explicatif, argu-

mentatif ou narratif selon des finalités théoriques. Cette forme (l'objet) peut donc être :

- plus ou moins « abstraite » (résultat d'un processus de sélection) ;
- différemment « configurée » (résultat d'un processus de représentation).

Il reste à voir si et comment le texte des *Notes* témoigne de l'existence de ces quatre propriétés postulées appartenir à la description. Peut-on y découvrir, compte tenu d'une conjoncture historique attestant de sa visée scientifique, des types de formulations, des procédures données comme autorisées notamment à référer et à prétendre au vrai, ainsi que des manières d'informer un objet symbolique ? Je me limiterai dans ce qui suit à quelques illustrations concernant ces points, plus propres à faire voir quelques moments méthodologiques de ma propre lecture qu'à rendre justice à la richesse et à la complexité textuelle des *Notes* de Geertz.

Les descriptions sont des formulations

Comme formulations, les descriptions sont identifiables à certains indices linguistiques plus ou moins apparents en surface. Ceux dont je me sers relèvent de l'énonciation et de la connexion, mais il y en a d'autres. En l'absence de marques explicites, c'est le contexte des procédures explicatives ou argumentatives où la description a ses fonctions et le contraste avec les marques signalant ces procédures qui permet le repérage.

1. La présence d'une description peut s'indiquer par des marques métadiscursives d'introduction ou de passage à la description. Dans notre texte, elles sont assez peu fréquentes et, en leur absence, ce sont des changements de registre énonciatif qui font repérer un changement de rôle du sujet énonciateur. En voici quelques échantillons : « J'ai des données exactes et dignes de foi », « j'ai observé », « j'ai noté », « le fait est que », « l'évidence est que », « vous apercevez », « on ne saurait trop insister sur », « j'ai vu », « on n'a jamais contesté ce fait », « mes données statistiques », « les faits suivants », « les Balinais avec qui j'ai pu discuter » (rare). Ces expressions informent par

ailleurs sur la façon dont Geertz rend compte de la prise de données : *voir*, *observer* et *noter*, recevoir de l'information de la part d'autrui, obtenir des *données statistiques*, des données *fiabiles*, des *faits*, etc.

2. On peut observer, dès le chapitre II, que l'énonciateur s'efface assez régulièrement des descriptions et que le sujet de l'énoncé est soit un nom commun, soit un pronom de la troisième personne : « Les Balinais », « on » (fréquent), « l'un d'eux », « les passionnés », « les coqs »... Certaines marques de temps et de mode internes aux descriptions contrastent avec d'autres usages de ces marques. Par exemple, le temps est régulièrement le présent, même quand on rapporte une succession d'actions : « On lui écourte la crête, on lui coiffe le plumage, on lui taille les ergots, on lui masse les pattes... » ; et les modalités sont *de re*, c'est-à-dire attribuées aux processus ou aux agents représentés dans l'énoncé : « Après ce temps de répit, il faut remettre sur ses pattes le coq qui a flanqué le coup », « Au moment où il est bien obligé de le remettre par terre, s'il crie "*Gazal*", "*Cinq*", il veut que le non-favori soit à cinq contre quatre »... En outre, les descriptions qui sont les plus techniquement ethnographiques — celles des chapitres II et III — sont truffées de nombreux quantificateurs : « les Balinais, en tout cas dans leur grande majorité », « ils sont une bonne moitié », « de temps en temps », « pour la plupart », « presque toujours », « selon les cas », « il est arrivé, dit-on »... Ces propriétés des descriptions ont pour effet de placer l'énonciateur dans une position de témoin à distance de ce qu'il décrit et de situer ses formulations à un certain niveau de généralité : le Balinais n'est pratiquement nulle part un individu déterminé, et un événement ou une action est rapporté pour renvoyer à la classe à laquelle il appartient.

3. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, on ne trouve guère de citations directes dans les *Notes*. Pourtant, sur le terrain, une bonne partie des données proviennent d'interactions verbales (discours d'informateurs, dialogues avec des habitants). Une exception existe pour des termes balinaï, assez nombreux dans la description des parïs, par exemple : « Il fait connaître ce désir en criant "*Saphi*" ("*égalité*"). » Les rares énoncés cités entre guillemets sont toujours donnés en traduction et les contes rapportés sont résumés. En revanche, on a une

masse d'énoncés mentionnant indirectement des discours balinaï sous forme de motivations, d'évaluations, de raisons ou d'interprétations indigènes rapportées, pour la plupart sans indication de source explicite. On pourrait même trouver dans ce type assez constant de formulation une marque distinctive du style de Geertz. Relevons que l'attribution de l'interprétation soit à l'observateur, soit au Balinaï est souvent malaisée à faire, ce qui contribue à opacifier la lecture : « On se figure l'île même, vu sa forme, comme un petit coq très fier », « De temps en temps, l'un d'eux, pour se faire une impression différente, se met à tripoter le coq de son voisin (l'inceste est un crime beaucoup moins horrifiant que la bestialité) », « Ceux qui sont engagés, assez gênés de l'être, essaient tant bien que mal... » On a là comme un analogue du « style indirect libre », même si c'est dans un contexte qui n'est pas narratif et dont le temps est un présent dé-temporalisé. Mais ce dispositif permet surtout de décrire comportements d'un côté et raisons, motivations ou attitudes intérieures de l'autre comme des résultats d'observation dotés d'une teneur égale en objectivité, laissant supposer par là que les procédures d'observation sont semblables. Or comment « voit »-on que quelqu'un est « gêné » ou qu'il se « figure » quelque chose ? Inversement, c'est également une façon de faire croire que l'observateur, c'est le Balinaï, ou vice versa, et de faire ainsi « participer » le lecteur au vécu balinaï.

Dans le même ordre d'idée, on constate que de nombreux connecteurs peuvent structurer tantôt le contenu de la description, tantôt sa gestion par l'ethnographe, tantôt les deux à la fois ; et ce sont en général les mêmes « marqueurs ». Tantôt donc, c'est une argumentation ou une inférence qu'on va attribuer aux agents des actions décrites : (a) « S'il n'est pas particulièrement riche, il peut même n'être pas le plus fort contributeur ; toutefois, ne serait-ce que pour montrer qu'il n'est mêlé à aucune chicane, son apport doit être consistant... » Ici, c'est le Balinaï qui « montre » qui doit savoir qu'il lui faut compenser sa faiblesse économique en pariant gros. Tantôt c'est l'utilisation de la description qui fait l'objet d'un discours argumentatif ou inférentiel, soit de la part du scripteur (l'auteur du texte) : (b) « C'est une règle d'airan, et, comme à ma connaissance on n'a jamais contesté une décision

d'arbitre (mais sans doute cela doit arriver), je n'ai jamais entendu parler d'enjeu escamoté, et la cause en est peut-être que, dans une foule aussi exaltée, les conséquences seraient, comme on a pu le savoir dans les cas de tricherie, rigoureuses et immédiates », soit de celle du chercheur (l'ethnographe à Bali) : (c) « Il se peut, bien entendu, qu'on emprunte à un ami avant de proposer ou d'accepter un pari ; mais, pour le proposer ou l'accepter, il faut payer sur-le-champ, avant que le match suivant ne commence. » Notons que, dans l'exemple (c), l'attribution de la modalité d'éventualité « il se peut » (et par conséquent celle de l'inférence) est difficile à opérer. Il faut faire appel à un changement de niveau de généralité ou de degré d'abstraction de la description pour en identifier la source. Quelque semblables que puissent paraître (linguistiquement parlant) les exemples (a) et (c) ci-dessus, leur localisation à des endroits différents de la procédure d'explication conduit à les lire autrement et à attribuer la source de la modalité et de l'inférence au chercheur plutôt qu'au Balinais. Car il est clair que plus la généralité ou plus l'abstraction augmentent, plus la part de la reconstruction (et celle de sa prise en charge énonciative) par l'ethnographe-scripteur s'accroît en contexte, et plus les « raisons » balinaises se transforment en « théorèmes » dans le modèle du chercheur. Notons encore qu'entre (a) et (b) ce sont les occurrences de « je » qui font la différence, car il faut savoir que « je » est la seule marque de personne dont la référence reste constante tout le long du texte pour désigner son scripteur.

Enfin, et toujours du point de vue de la difficile attribution des « actes discursifs » soit aux Balinais (objet de description), soit au chercheur (agent de la description), on observe que les blocs descriptifs, différenciés de commentaires théoriques explicites appartenant à la procédure d'explication, sont eux-mêmes déjà entrecoupés d'énoncés ou d'expressions qui ne se situent pas au plan de la description mais au plan théorique. Leur fonction n'est cependant en général pas explicitement indiquée : on ne marque pas de changement de niveau de discours : « *Sabung*, le mot qui signifie "coq" (et qui apparaît dans les inscriptions dès 922) prend les sens métaphysiques de "héros", "guerrier", "champion" », « Un homme est aux abois, il fait un dernier effort, un effort insensé pour se tirer d'une

situation inextricable, on l'assimile à un coq mourant qui allonge brusquement une dernière botte à son bourreau pour l'entraîner dans une destruction commune », « Procès, guerres, luttes politiques, litiges d'héritiers, disputes dans la rue, on compare tout cela aux combats de coqs ». Les Balinais sont décrits accomplissant certaines opérations (métaphoriser, assimiler, comparer). Or ces opérations sont précisément ce que l'observateur va construire comme observable (le CC en tant que pratique d'un métadiscours social), puis comme objet théorique (le CC en tant qu'entité sémiotique). On aperçoit donc, représentée dans la description des actions observées, la part de l'objet (de l'idéalisation) que l'observateur est en train de construire.

4. Un dernier ensemble d'observations concerne les marques des instances de discours à l'échelle du texte entier. On peut constater un usage régulier de certaines d'entre elles dans les trois premiers chapitres. « Je » est réservé au scripteur (« je l'ai dit plus haut ») et au chercheur, tantôt observateur (« j'ai vu »), tantôt théoricien (« ce fait ne prouve rien contre mon interprétation »), instances qui figuraient déjà comme actants dans le récit du chapitre 1^{er} (« ma femme et moi »). « On » est utilisé régulièrement pour référer aux Balinais, aux autres chercheurs (encore que Geertz soit peu polémique) ou à quiconque. Et, si « nous » associe en général le lecteur dans le déroulement du plan du texte (« comme nous allons voir »), sauf dans le récit lorsqu'il est question de la femme du locuteur, « vous » l'associe par contre de façon marquée et régulière comme participant soit d'une observation soit d'une situation empirique reconstruite (*Denkenerfabrung* : « si vous en pariez cinq cents »...).

On peut cependant remarquer que ce système se déstabilise dans la seconde moitié du texte. On voit se manifester une dominance impersonnelle : « on » l'emporte sur « je » dans les opérations d'inférence qui font progresser la solution du problème anthropologique et dans les avancées théoriques finales. Et « nous » devient de plus en plus englobant, pour finir par recouvrir, dans le dernier chapitre, tout consommateur de CC, tout anthropologue, tout lecteur, tout homme enfin (« le combat de coqs nous parle », « nous dit... »). En fait, plus on avance, plus on trouve d'usages différents et moins réguliers des marques de personnes, à l'exception de « je » qui reste stable,

mais qui est attesté de moins en moins souvent, pour disparaître des huit dernières pages. Une modalité du dernier énoncé (« il faut »...) impliquera tout être de culture. Tout se passe comme si la démarche interprétative et explicative de l'anthropologue cessait peu à peu d'être personnelle, tandis que la signification de son objet devenait corrélativement de plus en plus prégnante pour le genre humain.

Ces quelques observations laissent entendre qu'à l'échelle des *Notes* la syntaxe des descriptions n'est pas simple, et qu'elle se laisserait difficilement standardiser, c'est-à-dire ramener à un modèle régulier. Dans les descriptions, types, niveaux et sources de langage sont variables et intriqués. Apparaissent réguliers, par contre, à de rares exceptions près, l'effacement de l'énonciateur et l'objectivation de « l'autre », c'est-à-dire du Balinais décrit en général comme une classe de supports de comportements ou d'agents d'actions, mais très rarement comme personne et presque jamais comme sujet de langage. Et on peut faire *a fortiori* la même observation à propos des descriptions plus techniques, plus construites pour l'explication, donc plus abstraites. Ainsi, même si l'on est capable de repérer les moments descriptifs du discours de Geertz dans l'ensemble de sa procédure explicative, il est difficile d'y reconnaître un moment stable, celui d'un niveau distinct et homogène de formulations documentaires qui serviraient de base à l'inférence « clinique » et aux explications structurale et fonctionnelle. L'interprétation théorique est déjà dans la présentation des données ; non qu'on y confonde explication et descripton, mais le point de vue de la *thick description* propre à Geertz veut qu'on saisisse déjà dans la description la genèse d'une explication. Par ailleurs, le style choisi par Geertz pour formuler ses descriptions ne manque pas de nous renvoyer à cette question posée par l'épistémologie interne de l'anthropologie, à savoir : comment rendre compte objectivement de la logique d'un autre (le Balinais) de façon que, d'un côté, cette logique soit bien représentée comme étant la logique de l'autre dans son propre contexte, tout en étant d'un autre côté une logique humaine qui pourrait bien être aussi la nôtre : le « terrain » n'appartient pas au Balinais ! Par sa polyphonie même, ce style complexe paraît donc renvoyer à la fois, d'un côté, à une méthodologie particulière de l'explication, et, d'un autre, au problème fondamental

de la finalité de l'anthropologie, qui est de saisir l'opération du même dans l'autre.

Les descriptions prétendent référer à quelque chose

Quine, commentant Tarski (Quine, 1975, p. 22-25) fait observer que le prédicat métalinguistique « est vrai » est un dispositif langagier permettant de supprimer l'effet des guillemets qui nous obligent à parler des mots dans cette phrase par exemple : « "la neige est blanche" est vraie ». En d'autres termes, bien qu'ayant l'air de parler du langage avec ce prédicat, nous parlons en fait du monde, mais à condition que l'expression ci-dessus veuille affirmer que la neige est blanche, ou mieux, de la neige, qu'elle est blanche. Toutefois, la question de savoir si la neige est bien blanche, en fait, ne relève plus, c'est évident, des dispositifs langagiers seulement, mais de ce que sont les choses du monde et de ce qu'on en peut connaître. La relation entre ce qui « porte » la vérité (le discours) et ce qui « fait » sa vérité (le monde) n'est ni simple ni immédiate.

« Est vrai » est un méta-prédicat implicite dans l'usage de tout discours descriptif. Notons qu'il est parfois explicite : « le fait est que », « en vérité », se rencontrent dans les *Notes*. C'est une façon de dire que la description parle du monde, et non pas de celui qui en parle ou de son langage ; ou bien que, si l'on emploie une description pour parler de celui qui parle ou de son langage, c'est comme s'ils faisaient partie du monde dont on parle. Il appartient au sens de la description de référer, c'est-à-dire d'individualiser quelque chose comme donné hors du langage qui en parle et extérieur à l'auteur des paroles. En décrivant, celui qui décrit signifie donc que ce dont il parle le précède ou existe hors de lui, et ne peut en conséquence être réduit à ce qu'il en dit ou à ce qu'il en construit. De ce fait, représenter un état de chose par description, c'est renvoyer à d'autres contenus possibles, d'autres représentations possibles d'une « même » chose. Un renvoi complexe, car, en décrivant, on signifie tout ce qu'on pourrait dire d'autre du même point de vue, mais également tout cet autre qu'on ne dira pas, étant donné ce point de vue.

L'effacement de l'énonciateur, l'usage du seul présent, la

dépersonnalisation des agents sujets d'énoncés, la modalisation *de re*, les propriétés d'ouverture de la description qui la font paraître mimer le caractère inépuisable des aspects du réel sont autant de facteurs textuels responsables de cet effet de référence. Comme dans la perception, les « silhouettes » sous lesquelles une même chose se présente sont en nombre indéfini, bien qu'elles forment un réseau dans lequel ce qui est actuel ne prend sens que sur l'horizon d'un ensemble de possibles.

Mais cet effet schématisé, qui est vrai de tout énoncé descriptif, ne fournit pas au lecteur par sa seule forme langagière le moyen de savoir — de vérifier — si l'on parle bien en fait de quelque chose. Quelque chose que l'on pourrait par conséquent re-décrire autrement, et dont l'existence ne serait donc pas uniquement le pur produit de la description elle-même, mais la mémoire d'une expérience, en quoi elle différerait de ce qu'on appelle habituellement un artefact.

Cette exigence de vérification (dont le sens même vient de la possibilité conjointe de se tromper, ou de corriger et d'accroître son savoir), qu'on ose à peine rappeler tant elle est triviale¹² en science et qui n'est pas linguistique, est une des conditions *sine qua non* de l'usage d'une description non pas dans n'importe quel texte, mais dans un texte exposant un savoir empirique. Elle s'accompagne d'un postulat réaliste : il existe quelque chose hors de nous, et l'on peut en principe retourner là d'où provient ce dont la description est le rapport.

Dans le texte de Geertz, on trouve bien des traces de l'action de ce qu'on peut bien appeler une norme, à savoir que la prétention à la vérité, l'assertion factuelle, est contrôlable dans les faits. Je soutiens que cette norme lie de façon inséparable le sens référentiel des descriptions avec la question de la légitimité du discours tenu quant aux pratiques scientifiques dont il est le produit et dont il fait état, question elle-même liée à celle de l'autorité professionnelle, intra-disciplinaire, dont dispose celui

12. J. Favret-Saada (1977, p. 11), ne trouve pas son emploi tellement évident en anthropologie et le rappelle sous cette forme : « Un précepte de l'anthropologie britannique — le seul peut-être au nom de quoi je puisse me dire ethnographe — veut que l'indigène ait toujours raison, ce qui entraîne l'enquêteur dans des directions imprévues. Que l'ethnographe puisse être ainsi dérouté, que rien de ce qu'il trouve sur le terrain ne corresponde à son attente, que ses hypothèses s'effondrent au contact de la réalité indigène, bien qu'il ait soigneusement préparé son enquête, c'est là le signe qu'il s'agit d'une science empirique et non d'une science-fiction. »

qui l'énonce. On peut repérer trois types d'indices de ce rapport entre le sens référentiel de l'énoncé descriptif et le contrôle de sa prétention à la vérité.

1. Un premier type d'indices permet d'attester de la présence historique de l'ethnographe sur le terrain et du fait qu'il n'était ni le seul à s'y trouver, ni le premier : le texte des *Notes* commence par une localisation temporelle qui date avec précision l'arrivée sur le terrain de deux personnes mandatées (« des intrus professionnels »). Dans le fil du texte, ensuite, on a des mentions d'autres voyages du locuteur et des mentions de voyages accomplis par d'autres que lui à Bali, ainsi qu'un certain nombre d'allusions aux activités de l'ethnologie sur le terrain. Il est clair que tout cela pourrait relever de la pure fiction romanesque si l'on ne savait pas par ailleurs que le locuteur est bien un anthropologue de terrain spécialiste de Bali, donc qu'il existe des preuves historiques du fait qu'il se soit déplacé.

2. Un deuxième type d'indices se trouve dans l'appareil des références qui accompagne le texte et dont la quantité pourrait paraître excessive pour un texte déclaré appartenir au genre de l'essai. A l'exception de celles, assez nombreuses, qui servent à élargir le propos au-delà du terrain ou à fournir des appuis théoriques, les références qui intéressent ici la référence servent à fournir des données et des documents ethnographiques qui doublent ceux de Geertz ou qui les complètent. Sans compter qu'en science on n'écrit normalement pas sans références (on sait que l'« Index des citations » est un outil très utile en sociologie de la science pour étudier les changements de paradigme), tout se passe comme s'il fallait montrer que, lorsqu'on s'attaque à une chose, il est nécessaire d'être plusieurs pour en faire un objet de connaissance. L'intersubjectivité est encore une trivialité de la pratique scientifique.

Et tout ceci pourrait encore n'être que fiction si le contexte d'usage des *Notes* ne rappelait pas que les références citées se trouvent en principe dans des bibliothèques à disposition de chacun. En littérature, on peut fort bien mimer cette exigence du discours scientifique qui oblige à fournir ses preuves empiriques sous une forme standardisée, mais sans toutefois que personne ait l'idée de demander qu'on les exhibe ; on peut toujours inventer des références. Or le chercheur qui se livrerait à cet exercice et ne pourrait répondre à la demande de la

communauté savante courrait le risque de se voir exclu de celle-ci. A côté de ces références proprement disciplinaires, on trouve encore chez Geertz des références interdisciplinaires ; c'est sans doute un des points sur lequel son texte diffère, disons, d'un article de biologie, où il serait anormal aujourd'hui de voir figurer des références datées d'Aristote ou de Shakespeare.

3. Un troisième type d'indices apparaît dans les rares allusions de Geertz à la description elle-même et à sa méthodologie. Elles se trouvent toutes au chapitre IV (p. 107-112, 123-124). A plusieurs reprises, pour introduire des descriptions du jeu d'argent, l'auteur ne fait plus appel, comme précédemment, à ce qu'il a vu ou observé, mais à des « données dont [il] dispose », des « données statistiques » (l'expression revient plusieurs fois), des observations « méthodiques », une « description ethnographique prolongée », des « preuves, exemples, constatations et chiffres aussi abondants qu'indubitables ». Ce qui est indiqué par ces tournures, c'est l'existence de textes disponibles *avant* le texte des *Notes*, dans des dossiers où des documents¹³, des formulations sont déjà classés, ordonnés, comptés. Tout un matériau dont ce texte reformule une partie dans son propre contexte, des descriptions « en dessous » du texte, plus complètes, plus systématiques — c'est-à-dire conformes au canon de la profession, mais qui seraient fastidieuses à lire. Les descriptions des *Notes* les réinscrivent sous un angle qui n'est plus celui de l'enquête pratiquée, mais celui de son exposé.

Ce type de garant de la référence des descriptions est donc lui aussi lié à une exigence disciplinaire. Qu'une description donnée dans un contexte public ne soit jamais vraie sans l'intervention de strates et de systèmes d'autres descriptions qu'elle rappelle, qu'elle soit en un mot essentiellement une « redescription », c'est à Malinowski qu'on doit d'en avoir exprimé la norme devenue paradigmatique pour l'ethnographie, dans l'introduction méthodologique des *Argonautes* en 1922. Il ne s'agit donc pas d'un fait contingent et assez banal en

13. Le lecteur des *Carnets* de Malinowski peut constater avec quel soin maniaque, avec quel souci angoissé l'anthropologue triait et protégeait ses dossiers lorsqu'il s'agissait pour lui d'entreprendre, d'île en île, en pirogue et sous une pluie tropicale, le périple qui lui permit de reconstruire les circuits d'échanges de la *kula* trobriandaise.

lui-même par sa généralité, à savoir que l'anthropologue a déjà travaillé avant de se mettre à écrire ; il s'agit bien d'une norme qui régit son écriture même dans le cadre de sa discipline, au même titre que l'appareil des références et les témoignages de sa présence sur un terrain.

Ces quelques observations suffisent pour suggérer un rapport étroit entre la question de la référence des descriptions et cette tendance à la « distinction » que j'ai postulée plus haut comme paramètre de l'entreprise scientifique. C'est une façon de soutenir aussi que, dans l'activité scientifique génératrice de faits, la question de savoir si la neige est bien blanche, quand on prétend que la description « La neige est blanche » est vraie, ne se résout pas par un simple appel à l'idée de correspondance entre le dire et l'être. Celle-ci est certes l'effet produit par l'acte de décrire quand tout se passe bien, et sans nul doute son intention ; mais il reste à savoir comment cet effet est produit dans les faits discursifs, et ce que veut dire « quand tout se passe bien » lorsqu'on veut rapporter sur quelque chose. Comme le disait Frege : « N'est-ce pas un succès d'importance quand, après des recherches pénibles, le savant peut dire enfin "ce que je présumais est vrai" ? » (Frege, 1971, p. 164). Si la vérité, pour lui, suppose une correspondance entre nos assertions et ce qui est, cette correspondance n'est pas donnée avec le fait même de parler, elle est à établir dans la « fabrique » technique et historique de la connaissance.

Les descriptions schématisent un objet de savoir

En décrivant, on fait plus qu'individuer quelque contenu en y référant parmi les événements ou parties du monde au moyen de certaines opérations sémantiques et pragmatiques propres à la description, comme on vient de le voir. Une description sert aussi à identifier événement ou chose sous certains aspects, donc à les catégoriser en un certain sens (Port-Royal classait la description parmi les définitions, mais accidentelle, donc incomplète et contingente).

En tant que signe, dans un langage, de ce qui est extérieur à celui-ci, la description n'est évidemment pas ces choses dont elle est la description, ni seulement d'ailleurs la formulation

qu'elles rendraient vraie, mais leur représentation ; ce qui est décrit « tient lieu » de chose dans une certaine forme qu'une formulation, avec d'autres propriétés sémantiques ou pragmatiques que celles qui la font référer, donne comme « simulacre » de ce qui est décrit. Notons qu'un simulacre ne ressemble pas nécessairement à ce qu'il représente : les avions n'ont pu voler que lorsqu'on a cessé d'imiter le mouvement des ailes des oiseaux.

Cette représentation est un certain *objet*, que la description ne désigne pas (elle n'y réfère pas), mais qu'elle présente à l'imagination et à la raison, lesquelles n'opèrent qu'à partir d'un support d'indices matériels fournis par des textes ou des gestes. En ce qui nous concerne ici (des textes scientifiques), cet objet n'est évidemment pas séparable de la formulation qui l'inscrit dans le discours, sinon par le moyen d'autres signes, d'autres formulations ou d'autres inscriptions. Il n'est donc pas, tel quel, comme une chose dans l'esprit ; mais il n'est pas non plus dans le monde autrement que comme gestes ou comme formulations, puisqu'il nous sert, en tant que symbolique, non seulement à renvoyer au monde, mais encore à en dire quelque chose d'organisé du point de vue de la pensée. Sous cet angle, les objets des sciences humaines ne diffèrent pas de n'importe quel objet de savoir. Ce qui différenciera, par contre, ce seront les formulations (ou les gestes) par lesquels les objets sont extraits de ce qui se donne dans l'observation, formés et constitués en un domaine d'idéalités autonome.

C'est dire qu'un point de vue interprétatif est inévitablement à l'œuvre dans la formulation d'une description quelle qu'elle soit. On peut le dire déjà du seul fait qu'elle est matériellement finie (quoique sémantiquement ouverte) en tant que fragment de texte ou comme épisode de discours ; toute unité de langage est par définition discrète. Mais on peut le dire aussi du fait que les objets de nos savoirs doivent pouvoir être cernés par des limites et stabilisés pour un temps ou dans un espace (*perusable*, comme dit Geertz), et c'est à quoi sert un langage. Les choses d'expérience, elles, sont inépuisables, uniques, continues, intriquées et changeantes : « poussière et panique » ou « aventure mémorable », en tout cas de l'avis des ethnographes.

Dans une description, l'intervention inévitable d'un point de vue (donc de procédures de sélection et de formation) dépend

en effet directement de la différence existant entre ce qui est montré ou configuré, l'objet, et ce à propos de quoi on le montre, les choses ou les événements du monde. Et l'on voit bien que, sans cette différence, la description ne pourrait relever en général du champ des activités sémiotiques. Sans elle, on ne pourrait concevoir en particulier qu'un savoir qu'on construit dans un langage, dont on schématise ainsi le domaine objectif ou l'ontologie, puisse être jamais modifié ; en fait, on ne pourrait pas concevoir qu'on puisse ni inventer ni réutiliser ce qu'on a une fois pensé. Ni se tromper !

Mais cette représentation objective que schématise une description peut être plus ou moins abstraite, et diversement configurée.

Actuellement, la forme la plus abstraite et la plus exactement configurée que puisse prendre un objet de science, c'est sa formalisation, qui présuppose une reconstruction mathématique et l'usage d'un langage artificiel. Cet idéal de précision calculatoire interne aux sciences modernes, galiléen et leibnizien tout à la fois, se trouve réalisé par secteurs dans certaines disciplines moins empiriques que d'autres. Ces dernières sont davantage tributaires de l'usage de différents langages naturels et du jeu des contraintes extérieures qui pèsent ordinairement sur la construction discursive des savoirs. Pourtant, leurs objets, schématisés selon une variété de niveaux d'abstraction et de styles de configuration possibles ne laissent pas d'être soumis à ce que j'ai appelé une tendance à l'« idéographie », c'est-à-dire à un travail sur le langage visant à l'expression objective du concept et de l'inférence. Cette tendance doit se manifester dans les schématisations descriptives de l'ethnographe si la tâche du savant consiste non seulement à rapporter sur quelque chose (dont je viens de parler), mais à rapporter quelque chose *avec soi*. Les descriptions du texte de Geertz, aussi « naturelles » soient-elles dans la complexité de leur écriture, ne me paraissent pas devoir échapper à cette tendance, étant donné leur contexte d'usage.

CONCLUSIONS

Bien qu'à l'état d'esquisse, l'analyse des descriptions des *Notes sur le combat de coqs balinais* révèle déjà quelques aspects intéressants du travail textuel de l'anthropologue.

L'originalité des *Notes* me paraît résider dans ce qu'elles mettent en scène, dans la formulation des descriptions, une démarche de *theory building*, selon l'expression de leur auteur.

On peut constater en effet que les relations établies entre la part empirique et la part théorique de la monographie ne sont pas simples à saisir dans le détail des formulations, bien que le mouvement d'ensemble de la schématisation se laisse aisément reconstruire selon ses deux étages de procédures explicatives. L'insistance sur le genre « essai », l'intrication des fonctions, la complexité syntaxique, la variété des dispositifs référentiels, des niveaux d'abstraction et des formes de configuration peuvent être lues dans le projet de « réfléchir », dans l'exposé, l'état d'une théorie en construction et les difficultés inhérentes à la mise en forme de son objet. Sous l'aspect d'un montage schématisant à « géométrie variable », la textualité du travail ethnographique s'indique elle-même dans sa façon de parler d'un objet textuel.

On donne cependant une idée du prix à payer, sur le plan de la « clarté » et de la « distinction », lorsqu'on choisit sciemment d'exposer la forme d'une pensée en voie de formation, et une idée des risques épistémologiques que l'on court à représenter des résultats dont on schématise le caractère inachevé. Mais que gagne-t-on à opter pour un style plutôt littéraire de formulation des descriptions ? Le plaisir du lecteur y trouve un bénéfice, sans aucun doute, mais un peu moins l'idéographie. Si les descriptions de Geertz nous font très bien « sentir » le côté à la fois sanglant, logique, mimétique et opératoire des combats de coqs, elles nous le font difficilement voir « avec les yeux de l'esprit », pourrait-on dire, c'est-à-dire saisir sous une forme qui soit intellectuellement retraitable (*perusable*).

Mais on montre aussi, et c'est ce qui me paraît le plus instructif, la puissance constructive des langages « quotidiens » et des logiques naturelles, sans qu'il soit besoin pour autant de parler de littérature pour schématiser des états de connaissance

qui ne peuvent être formalisés « dans l'état actuel de nos connaissances ».

On peut signaler encore l'absence de référence à toute théorie de l'observation, à de rares indices près situés dans le récit initial ; plus, le problème lui-même ne semble pas se poser, que ce soit dans la forme des descriptions ou dans leur contexte. On ne sait pas de quelles opérations les descriptions sont le résultat, comme si observer allait de soi pour la construction même de l'objet de l'enquête, comme s'il allait de soi que l'enquêteur, qui y est allé, savait *voir*. Certes, Geertz nous pose cette question dans la dernière phrase de son texte (« comment y accéder »), mais tout se passe, avant, comme si on le savait déjà. L'image de l'observateur qui ressort de l'analyse des descriptions est tantôt celle d'une instance contemplative, tantôt celle d'un agent qui agirait en Balinais. Pourtant, la mise en scène du récit laissait voir un acte en interaction, un sujet de langage.

On s'apercevra dans ces remarques que le parti pris de neutralité lié au point de vue d'une épistémologie externe que j'ai choisi est quelque peu mis en cause par une évaluation de certains des faits que j'ai pu constater dans mon analyse.

La position de l'épistémologie relativement à son propre objet peut-elle être neutre jusqu'au bout ? On a vu avec Geertz qu'il n'est pas possible de statuer normativement sur ce qui, dans une activité de connaissance, est interprétation ou ne l'est pas. On peut cependant repérer dans le développement du savoir, à un niveau très général, un mouvement en trois phases bien connu des philosophes : une préconception, qui nous « mêle » à un terrain, une distanciation objectivante qui permet l'explication, une réappropriation enfin de cet objet dans une nouvelle strate d'expérience. Dans les *Notes*, ce mouvement se marque par la différence existant entre le « texte » du combat de coqs tel qu'il est pour les Bilanais, un tout duquel l'observateur est d'abord exclu, puis dans lequel il est subitement inclus, et le texte que publie l'ethnologue. Celui-ci, comme « tiers instruit », y explicite ce rapport d'exclusion-inclusion mais dans la distance explicative, pour finir par inclure tout lecteur concerné (« le combat de coq nous dit... »).

En tant qu'effort de connaissance, l'épistémologie n'échappe pas à un tel développement. De même que l'anthropologie, elle ne peut rester en position d'exclusion par rapport à son propre

terrain. Etudiant la formation des connaissances, elle en produit aussi. De plus, dans cette production, elle est conduite à utiliser précisément certaines des connaissances qu'elle étudie, en particulier des connaissances anthropologiques dont elle ne peut éviter d'évaluer la signification dans l'usage qu'elle en fait.

On peut voir là un cercle : une étude du rapport entre la construction de connaissances dans une discipline et un certain cadre de référence propre à celle-ci ne peut être menée sans un cadre de référence. Il n'y a donc pas de « point de vue de Sirius » possible en épistémologie, à moins de renoncer à produire du savoir (Granger, 1988), pas plus qu'on ne peut vouloir penser ce qu'est le monde sans se savoir une de ses parties. Un cercle qui dès lors n'est pas « vicieux », comme dit Piaget, sitôt qu'on renonce à le contempler pour le pratiquer en se situant *in medias res*.

Il y a trois exigences pour un programme en anthropologie de la connaissance (Bloor, 1987, p. 8), qu'une épistémologie externe se doit de reprendre à son compte : être explicative, ne pas préjuger de la valeur de ce qu'elle constate ; expliquer symétriquement les faits de norme et ce qui sort des normes ; être réflexive, enfin. Ce dernier principe est essentiel, car il prescrit que les explications que l'on fournit de faits de culture, la manière de les objectiver, doivent pouvoir s'appliquer sans contradiction ou sans non-sens à ce fait de culture en quoi consiste l'opération même de décrire et d'expliquer.

RÉFÉRENCES

- Adam, J.-M., 1987 : « Textualité et séquentialité, l'exemple de la description », *Langue française*, 74, p. 51-72.
- Blair, J.A., Johnson R.H., eds, 1980 : *Informal Logic, The First informal Symposium*, Edgepress, Cal.
- Bloor, D., 1987 : *Sociologie de la logique, les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore.
- Boons, J.A., 1983 : « Functionalists write too : Frazer/Malinowski and the Semiotics of Monograph », *Semiotica*, 46, 2/4, p. 131-149.
- Borel, M.J., 1986 : « Le discours descriptif, questions d'épistémologie et de sémiologie », Neuchâtel, *Travaux du centre de recherches sémiologiques*, 51, I, p. 1-52.

- 1987a : « Discours descriptif et référence », *id.*, 53, p. 77-89.
- 1987b : « La schématisation, la description et le nouveau utérin », *Revue européenne des sciences sociales*, XXV, 77, p. 151-177.
- Borutti, S., 1986 : « Models and Interpretations in Human Sciences : Anthropology and the Theoretical Notion of Field », *Actes du colloque d'histoire et de philosophie des sciences*, Gand, p. 901-914 (à paraître).
- Frege, G., 1971 : « La pensée », in *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil.
- Favret-Saada, J., 1977 : *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- Geertz, G., 1973a : « Deep play : Notes on the balinese Cockfight » (paru en 1972 dans *Daedalus*, 101, p. 1-37), réédité dans :
 - 1973b : *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, et paru en français (trad. L. Evrard).
 - 1980 : « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais », *Débat*, 7, p. 86-145. Cité ici.
 - 1983 : *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York, Basic Books.
- Granger, G.-G., 1988 : *Pour la connaissance philosophique*, Paris, éd. Odile Jacob.
- Grize, J.-B., 1982 : *De la logique à l'argumentation*, Genève, Droz.
- Latour, B., 1985 : « Les "vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », *Culture technique*, 14, p. 4-29.
- Lowry, J., 1981 : « Theorizing Observation », *Communication and Cognition*, 14, p. 1-24.
- Lévi-Strauss, C., 1973 : *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon.
- Piaget, J., 1967 : *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard.
- Quine, W.V.O., 1975 : *Philosophie de la logique*, Paris, Aubier (trad. J. Largeault).
- Ricœur, P., 1986 : *Du texte à l'action, essais d'herméneutique*, Paris, Seuil.
- Serres, M., 1987 : *Statues*, Paris, éd. F. Bourin.